

L'Actualité de Georg Lukács,

Pierre Rusch et d'Ádám Takács (dir.),

Paris, Archives Karéline, 2013, 262 pages.

Pierre Rusch,

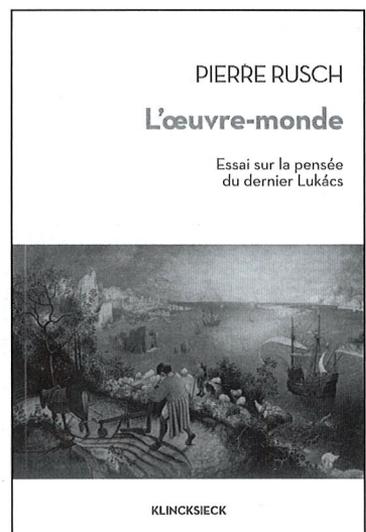
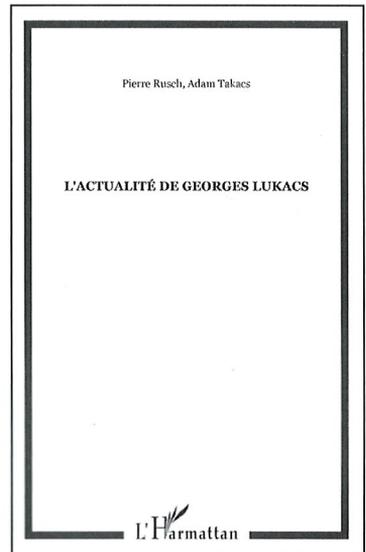
L'œuvre-monde.

Essai sur la pensée du dernier Lukács,

Paris, Klincksieck, 2013, 303 pages.

L'œuvre majeure du philosophe marxiste hongrois Georg ou György Lukács (1885-1971) n'est malheureusement plus guère lue et discutée en France depuis la fin du « court XX^e siècle ». Cependant, alors que va être célébrée en 2016 le centième anniversaire de la publication de sa *Théorie du roman* (un numéro de la revue *Romanesques* est annoncé), les actes d'un colloque international et un fondamental essai de Pierre Rusch viennent de paraître.

À Budapest, en 2010, d'éminents chercheurs, grands connaisseurs de l'œuvre de Lukács, revisitent cette immense œuvre, qui s'est forgée dans un dialogue constant avec Marx tout au long d'un siècle tumultueux, et interrogent son éventuelle « actualité », ou, plus précisément, selon la formule d'Ágnes Heller, disciple du philosophe, discutent de « ce que l'on peut conserver de Lukács » aujourd'hui. Quatre grandes thématiques rythment les débats : « Lukács et l'éthique », « Lukács et la raison dans l'histoire », « Lukács et l'ontologie » et « Lukács et l'esthétique ». Dans ce dernier chapitre, qui sera seul évoqué ici, Guido Oldrini analyse la théorie du réalisme produite par Lukács (de la polémique sur l'Expressionnisme dans les années 1930 à ses travaux sur Balzac et sur Thomas Mann, et à sa critique du réalisme socialiste), montrant que ce qui est décisif pour lui, c'est « la direction créative prise par l'artiste » et non « la cristallisation momentanée de certains problèmes formels » (p. 111). Gabriel Rockhill, quant à lui, s'intéresse à l'esthétique de Lukács en tant qu'elle permet de « prendre de la distance à l'égard de la doxa moderniste » (p. 113), notamment dans le cadre des débats sur la relation complexe entre art et politique. Zsolt Bagi, enfin, relit *La Particularité comme catégorie esthétique* et explique que dans cet essai, Lukács « définit le caractère propre de l'esthétique en tant que maintien de la médiation » (p. 149), puisque l'œuvre est toujours définie « par les règles d'un contexte socio-culturel,



local » (p. 149). Cet ensemble rend ainsi possible, sans dogmatisme, une nouvelle et fertile approche de l'esthétique lukácsienne.

Avec son ouvrage sur l'œuvre du « dernier » Lukács, Pierre Rusch, philosophe et traducteur (de Nietzsche, d'Adorno, de Benjamin et de Lukács, entre autres), questionne avec force la cohérence d'une pensée qui, de *La spécificité de la sphère esthétique* (1963) à *L'Ontologie de l'être social* (1971), révèle la « permanence d'une sensibilité philosophique » et le « sens d'une évolution ». Rendant hommage aux études de Nicolas Tertulian et de Guido Oldrini, mais aussi de Rainer Rochlitz (dont le livre sur le « premier » Lukács reste incontournable), l'auteur prend le pari de démontrer que le « système » lukácsien, loin d'être « un modèle philosophique périmé », « recèle au contraire un potentiel critique et herméneutique [...] irremplaçable » (p. 38). Parmi les passionnantes pages de cette précieuse enquête philosophique, nous retiendrons celles consacrées aux « confluences de l'art et du quotidien », au sein desquelles Pierre Rusch explicite en quel sens, pour Lukács, « l'art présente bien un "intérêt" pour l'homme quotidien, parce que la vie quotidienne comporte elle-même une structure pré-esthétique qui lui permet fondamentalement d'intégrer les résultats de l'activité artistique » (p. 174) (insistons, par exemple, sur les belles remarques concernant l'art préhistorique). De même, le chapitre intitulé « La totalité artistique » est-il crucial pour saisir l'originalité de la réflexion lukácsienne. En effet, Pierre Rusch s'attarde minutieusement dans un premier temps sur la « mondanité » de l'art, qui, pour Lukács, selon lui, « se construit autour de la contradiction de la forme et du vécu, de la règle et du "cas particulier", de l'universel et du singulier » (p. 193). L'auteur note que si l'œuvre d'art est certes mimétique (tout en réfutant la thèse simpliste de l'œuvre comme reflet du monde), elle s'arrache cependant à « l'immédiateté quotidienne » et s'impose en conséquence comme « une réalité d'un autre ordre, objet d'une expérience spécifique » (p. 220). Dans un second temps, Pierre Rusch présente et décrypte ce que Lukács nomme la « particularité » de l'art. Il souligne ainsi que l'œuvre exemplaire « est un équilibre réalisé entre la clôture d'un système et la rupture d'une singularité » (p. 193). La problématique idéologique n'est jamais oubliée ; mais, si « mission sociale » de l'art il y a, c'est dans le sens où l'art expose « un monde peuplé d'êtres uniques, irremplaçables » (p. 249). Faisant allusion aux querelles opposant Lukács à Theodor W. Adorno, à Bertolt Brecht, à Ernst Fischer ou à Anna Seghers, Pierre Rusch souligne qu'il ne s'agit, pour l'art, « ni de transformer, ni d'épuiser le réel », mais « d'en éclairer exactement une petite fraction » (p. 259). Autrement dit, pour Lukács, l'œuvre d'art est une « protestation déterminée » contre le monde établi, « une construction symbolique qui prend appui sur les forces d'objectivation à l'œuvre dans le travail humain et dans l'évolution des rapports sociaux » (p. 261).

Dans sa « Préface » à sa grande *Esthétique* (traduite en annexe par Pierre Rusch), Lukács écrit que son objectif est « la fondation philosophique de l'instauration esthétique » et qu'il s'agit pour lui de préciser « la place qu'occupe la conduite esthétique dans la totalité des activités humaines » (p. 265). Pierre Rusch, avec rigueur, permet au lecteur de découvrir la richesse d'un livre (qui n'est toujours pas malheureusement disponible en langue française, alors qu'une traduction

partielle de son *Ontologie* a été publiée de 2009 à 2012 par les éditions Delga sous les titres *Prolégomènes à l'ontologie de l'être social, Le Travail. La reproduction et L'idéologie. L'aliénation*), au cœur duquel est pensé l'enjeu d'une esthétique philosophique ayant pour perspective « de rapporter les œuvres » à un « vaste projet anthropologique » et de « s'interroger sur leur capacité à réaliser l'idée du genre humain comme fin dernière de toute activité » (p.263).